



**HAL**  
open science

**Fallou Ngom Muslims beyond the Arab World: The  
Odyssey of ʿAjamī and the Murīdiyya Oxford, Oxford  
University Press, 2016, xxiii -306 p.**

Aïssatou Mbodj-Pouye

► **To cite this version:**

Aïssatou Mbodj-Pouye. Fallou Ngom Muslims beyond the Arab World: The Odyssey of ʿAjamī and the Murīdiyya Oxford, Oxford University Press, 2016, xxiii -306 p.. *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2018, 73 (1), pp.279-281. 10.1017/ahss.2018.142 . halshs-02151707

**HAL Id: halshs-02151707**

**<https://shs.hal.science/halshs-02151707v1>**

Submitted on 10 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Fallou Ngom**

*Muslims beyond the Arab World: The Odyssey of 'Ajamī and the Murīdiyya*  
Oxford, Oxford University Press, 2016, XXIII-306 p.

La confrérie mouride, mouvement soufi sénégalais initié par cheikh Ahmadou Bamba (1853-1927) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est un objet classique des études sur l'Islam ouest-africain. Ce sont les dimensions économiques de ce mouvement qui ont longtemps retenu l'attention des chercheurs : le mouridisme, porteur d'une éthique du travail affirmée, un temps pilier du développement de la culture arachidière dans la région du Baol, est devenu transnational grâce à son implantation dans la diaspora sénégalaise, notamment commerçante. Jusqu'à récemment, cet intérêt avait laissé peu de place à l'analyse des productions intellectuelles du mouvement lui-même.

Un premier livre de l'historien cheikh Anta Babou a ouvert la voie à une histoire sociale et intellectuelle du mouvement en revendiquant une approche « de l'intérieur »<sup>1</sup>. L'ouvrage de l'anthropologue Fallou Ngom pousse plus loin encore cette logique d'une histoire qui épouse la perspective des mourides eux-mêmes. Il s'appuie sur l'analyse de textes issus de la confrérie, composés en wolof et écrits en caractères arabes, selon un usage de l'alphabet arabe pour transcrire une autre langue, qui est désigné par le terme ajami de manière générique et par celui de wolofal pour ce cas particulier. Alors que le fondateur du mouvement cheikh Ahmadou Bamba a laissé une œuvre importante en arabe, notamment poétique, plusieurs de ses disciples ont opté pour le wolofal. Ngom précise qu'il s'agissait d'une pratique que le cheikh lui-même mobilisait dans sa pédagogie et qu'il avait encouragé ses disciples à adopter. Ceux-ci ont produit un corpus de textes essentiellement hagiographiques, dont beaucoup sont chantés. Le livre de Ngom, récompensé en 2017 par le prestigieux prix Melville J. Herskovits (prix annuel de l'association américaine d'études africaines) s'appuie sur l'analyse détaillée de ces sources inédites. Il témoigne de l'intérêt renouvelé des africanistes pour des corpus documentaires recueillis sur le terrain. L'ouvrage est adossé à un travail de longue haleine et toujours en cours de recueil de manuscrits au Sénégal mais aussi dans les lieux d'émigration des Sénégalais mourides. Ces textes sont mis à disposition du public grâce à un corpus numérisé et librement accessible de vingt-sept manuscrits wolofal à ce jour, dont certains de plusieurs centaines de pages<sup>2</sup>.

L'ouvrage propose une analyse de ces sources originales, dont la progression suit chronologiquement les étapes de la vie de cheikh Ahmadou Bamba. La fondation du mouvement résulte de son refus, à l'âge de trente ans, de prendre la succession de son père comme conseiller religieux auprès des élites sénégalaises locales ; en rupture avec les clercs de son temps, il s'entoure alors d'une petite communauté, épisode qui ouvre une première période de formation du mouvement et de stabilisation de sa doctrine. En 1895, il est exilé au Gabon par le pouvoir colonial français qui y voit un opposant ; il y passera sept ans, sans que sa popularité au Sénégal ne s'érode. De retour au Sénégal, il est à nouveau exilé quelques années en Mauritanie, puis assigné à résidence jusqu'à sa mort en 1927, période pendant lequel il institue certaines pratiques, comme le *maggal*, fête religieuse célébrée pour commémorer la date de son arrestation avant son exil au Gabon, qui est devenue aujourd'hui l'un des temps forts de la vie religieuse sénégalaise à travers le pèlerinage à la ville sainte de Touba. Un dernier chapitre propose l'étude approfondie d'un ensemble de textes (poèmes et récits hagiographiques de ses disciples) qui illustrent le « code éthique mouride » que les écrits en wolofal véhiculent et qui réaffirment l'importance de la figure centrale de cheikh Ahmadou Bamba au sein du monde mouride à travers ses dits et ses actes tels qu'ils sont rapportés sur le modèle des haddith.

De cette plongée dans l'univers textuel mouride l'auteur retient notamment la quête réussie de légitimité religieuse et érudite d'un maître soufi par-delà les barrières raciales, qui a eu à combattre explicitement les préjugés déconsidérant les musulmans noirs au profit des clercs arabes et maures. Il met aussi l'accent sur le rejet des statuts sociaux hérités internes à la société wolof et sur l'importance de l'éducation islamique des femmes. Outre ces points déjà soulignés par l'historiographie, l'auteur affirme que son choix d'une étude interne permet d'élaborer un récit qui s'écarte des travaux existants sur certains points. Ainsi, il s'emploie à remettre sur le devant de la scène la première partie de la vie du fondateur alors que la période dite d'accommodation au pouvoir colonial français, après son exil gabonais, a concentré l'attention des chercheurs, surtout curieux de comprendre comment ce mouvement avait finalement su composer avec l'ordre colonial.

D'un point de vue épistémologique, on peut questionner cette démarche qui, lorsque les sources coloniales et académiques, d'une part, et les sources internes, d'autre part, divergent, aboutit à privilégier ces dernières sans nécessairement donner au lecteur non spécialiste la possibilité de se

forger un avis. Surtout, cette perspective conduit à mettre l'accent sur la cohérence d'un discours résumé à un « grand récit » (*master-narrative*), accompagné de « petits récits » (*micro-narratives*) qui le renforcent (p. 16). Ce faisant, les débats internes au mouvement, de même que la variation historique de ces discours, sont très peu visibles, au profit d'un récit unifié dont on imagine qu'il reflète le discours dominant. L'image de stabilité doctrinale qui s'en dégage est donc davantage postulée que démontrée.

Ce parti-pris d'une analyse essentiellement thématique, discursive et littéraire du corpus pose aussi des problèmes méthodologiques. L'auteur évoque régulièrement la concordance entre les récits issus de ses sources en wolofal et l'univers de référence mouride qui irrigue la culture populaire au Sénégal à travers des chansons ou encore une iconographie riche et singulière. Mais le fait que les textes en wolofal en soient la source est avancé sans que le livre ne nous donne les moyens de comprendre les médiations à travers lesquelles ces textes auraient influencé ces productions (p. 135). S'il est évident que les unes et les autres puisent à un même fond, une telle affirmation fait l'économie d'une indispensable description des circulations : qui a lu ces textes ? Qui les a entendu réciter ? Qui les a appris ? Sur quels supports et par quels canaux les écrits ont-ils été diffusés, et à quelle période ? Auprès de quels publics ? Cette remarque nous amène à une autre question qui a trait au statut de sources écrites donné au corpus. De manière quasiment incantatoire, l'auteur renvoie à ses matériaux par la formule suivante : « read, recited, and chanted » (pas moins de trente-deux occurrences). Or précisément, il nous manque un temps où seraient dépliées ces différentes dimensions : n'y-a-t-il pas des poèmes ou des chants qui circulent uniquement à l'oral ? Quelles sont les conditions de la performance et que nous apprennent-elles ? L'apprentissage passe-t-il par un retour à l'écrit du texte ?

Étant donné que l'ajami constitue une adaptation de l'alphabet arabe pour d'autres langues (dimension qui justifie la formule de l'ajamisation de l'Islam comme modèle de l'adaptation de la religion au contexte ouest-africain), on imagine que la stabilisation (sans doute relative) d'un système de transcription passe par son apprentissage. Or sur cet aspect relatif à la description du contexte sociologique et historique d'une culture écrite originale, le livre ne contient que quelques éléments épars. L'introduction présente en effet quelques observations sur l'usage du wolofal, mais il est difficile de savoir s'il s'agit de pratiques isolées qui utiliseraient l'alphabet arabe pour des notations

d'usage personnel ou s'il s'agit de l'apprentissage systématique d'une manière de transcrire une langue africaine grâce à l'alphabet arabe, qui requiert un minimum de codification. L'idée avancée par l'auteur de l'ajami comme moyen de communication de masse (par exemple p. 234) suggère que la littérature mouride en wolofal s'inscrit dans ce second cas d'un apprentissage spécifique et d'un espace propre de circulation des textes. Alors que l'auteur fait de l'ajami un point central de son étude, le fait que ces textes soient écrits dans cette langue (au-delà de l'usage du wolof) n'entre finalement guère en ligne de compte dans l'analyse. L'accès à des sources originales, en différentes langues et graphies, est sans nul doute une étape cruciale de la recherche. On peut donc espérer que cet ouvrage soit un premier jalon en vue d'une analyse contextuelle, critique et croisée des différents corpus qui constituent aujourd'hui les matériaux des sciences sociales sur les terrains africains.

AÏSSATOU MBODJ-POUYE

---

<sup>1</sup> *Fighting the Greater Jihad: Amadu Bamba and the Founding of the Muridiyya of Senegal, 1853–1913*, Athens, Ohio, Ohio University Press, 2007.

<sup>2</sup> <https://open.bu.edu/handle/2144/2381>